

La lecture une forme de conversation,

Si l'on se propose de dire quelque chose sur la lecture, on ne peut faire l'économie de considérer qu'elle est devenue silencieuse ; et c'est à ce qui se passe dans ce silence qu'on va particulièrement s'intéresser. On interprète généralement cette situation comme celle d'un lecteur qui reçoit passivement les signes émis; s'il est silencieux, c'est qu'il reçoit, tel est le raisonnement.

Cette explication a ses conséquences puisque d'elle découle un lecteur bombardé de stimuli propres à faire naître chez lui la représentation voulue et l'identification souhaitée par laquelle il jouit de sa lecture en étant ailleurs et autre. Contrairement à cette idée servie régulièrement comme modèle interprétatif, j'aimerais essayer de montrer que la lecture comme l'écriture d'ailleurs est une sorte de conversation. Pour ce faire, il me semble nécessaire de critiquer la position du lecteur comme récepteur passif du discours; ce qui reviendra à contester l'idée selon laquelle il s'identifie au « héros » et se représente la réalité décrite, elle-même imitant la « réalité ». A travers quelques écrivains, je tacherai aussi de montrer quelques usages et propos singuliers.

Tout d'abord l'identification. Qu'on se prenne pour un autre quand on est un enfant jusqu'à sentir dans son corps celui que l'on croit d'un personnage qui s'impose, on le voit assez pour ne pas devoir en réfuter l'apparence. Cependant à proclamer : « je suis Zorro ! » on n'affirme certainement pas que l'on est ce héros mais bien plutôt que l'on n'est pas Zorro mais qu'on propose de jouer à comme si: «Zorro». Le jeu n'est pas entièrement libre évidemment puisqu'il dépend des indices donnés mais il se construit surtout sur de multiples autres indices issus de la vie et des situations subies par les protagonistes du jeu. Ainsi le personnage est construit par le lecteur à partir de certains indices issus de la lecture mais aussi d'arrangements personnels qui n'en permettent pas seulement l'adaptation (si c'est une femme et que le lecteur est un homme par

exemple) mais encore une sorte de variation, voire même de construction assez loin du modèle. D'abord parce que ne sont décrits que certains aspects et non pas tous, ce qui serait impossible d'ailleurs ; et symétriquement parce que n'est saisi qu'une partie de ce qui est écrit. Ensuite parce que ce qu'évoquent les mots est variable. Ainsi, qu'on se représente les choses suivant ce qui est écrit semble bien n'être qu'une manière de parler ; plus précisément, on peut seulement avancer que partant de données, il en découle quelque chose qui a à voir avec ces données car le cerveau est ainsi fait qu'il relie... La représentation. Pour plus de précision, il est nécessaire de montrer ce qui s'oppose à l'idée selon laquelle le lecteur à la lecture se représenterait les scènes, situations, personnages..., ce qui peut être dit théorie de la représentation. Tout d'abord à l'évidence il est impossible de se faire une image de tout. Ensuite la rapidité de la lecture ne permet pas de saisir/construire une représentation de toutes les situations qui se présentent car à peine l'image de l'une s'est esquissée qu'il faudrait aussitôt basculer dans une autre... Ces difficultés pratiques sont les conséquences inévitables de ce que propose la théorie elle-même ; ce sont donc des limites qui ne la détruisent pas. Un argument plus logique encore serait de se demander : comment on peut se représenter l'inconnu ? Les auteurs visionnaires, comme Dante, Swedenborg ou les écrivains de science fiction, sont obligés de recourir à l'approximation des ressemblances qui engendre un soulignement des écarts entre la vision et le connu. Par ce soulignement le lecteur voit la volonté de montrer, ce qui a tendance à présenter la vision comme un système de signes plutôt qu'un univers.

1

Pour mieux saisir les enjeux de la représentation, il faut se demander si oui ou non lorsqu'on écrit : **un homme à moustaches**, on voit un homme portant moustaches ? L'aventure courante vécue par celui qui se coupe les moustaches tend à prouver que lesdites moustaches

ne sont pas généralement perçues et l'expression : « je lisais sur son visage... » Semble bien faire appel à une lecture non des signes véritables mais d'indices plus vagues. Ainsi, qu'on réponde néanmoins et plus précisément *oui, je vois un homme à moustaches mais pas toujours* et *non mais parfois*, cela implique qu'il n'y a pas de relation directe de cause à effet entre une formulation et sa représentation. Que se passe-t-il quand la représentation n'a pas lieu ? Ou comment lit-on ?

Une lecture s'affirme tout simplement comme un dialogue avec l'auteur si l'on en suit Pierre Daniel Huet* disait que par la lecture « il entraînait vraiment en conversation avec les hommes les plus distingués de l'époque pour leur manière et leur esprit ». Cependant, il a été assez montré que le lecteur lit à sa manière, il ne lit pas forcément de manière linéaire pas plus que de manière suivie, il saute des pages, reviens en arrière, s'arrête, reprend... En conséquence ce qu'il pourrait percevoir d'un livre est ce qui lui est venu comme continuité et non ce qui était prescrit. Il y a donc ce qu'on peut appeler une construction de sa propre lecture, sans pour cela qu'elle soit issue d'une intention particulière mais davantage de circonstances d'ordres divers, pratiques aussi bien qu'affectives, que réflexives... ou plus généralement des rencontres fortuites ou non qui l'ont saisi durant sa lecture. L'efficacité de la lecture vue ainsi est qu'elle va à ce qui soutient l'existence du lecteur ; comme on le dit des rêves qui chaque nuit font le tri des impressions pour ne garder que ce qui va dans le sens d'une persévérance de l'équilibre constitué par une existence particulière. On pourrait agrémente ce propos en se référant à Ludwig Holl** qui dans son journal recopie le discours d'autres auteurs pour dire le sien : « Je n'ai jamais eu qu'une visée : user de la citation comme d'un moyen parmi d'autres, pour donner force à ma vision du monde, pour mieux indiquer la direction qui est la mienne. »

La lecture sous l'angle du rapport à l'auteur va ainsi de l'entretien

avec le maître respecté, à la conversation où le lecteur se sert du texte comme réplique, jusqu'au véritable échange où lecteur et auteur sont indistincts et tous deux locuteurs des propos.

Cependant, toute lecture est bien une lecture d'un livre particulier, lequel sans conteste joue un rôle, s'introduit, dans l'état et la situation du lecteur par l'agencement, l'invite*** qu'il propose aux prélèvements*** de la lecture. La signification des mots est ici secondaire, et donc la représentation, car comme le souligne Hofmannsthal : « le choix des mots et leur agencement, sera toujours déterminé en dernier ressort par le sens de la cadence chez l'artiste, par la réceptivité chez l'auditeur »**** Il affirme ainsi en prenant la musique comme exemple que quelque chose comme le rythme est plus important que la signification et qu'il faut l'accueillir. Dans son idée ce n'est donc pas ce que les mots désignent qui sert à concevoir. Mais que peut-on concevoir à partir du son, du rythme ?

On pourrait avancer que **un homme à moustache**, outre sa signification, est un agencement d'indices qui propose une atmosphère; quelque chose comme la mélodie d'une voix, sa tonalité, son timbre dans une conversation; il n'est nullement besoin de s'en former une image mais plutôt de se laisser prendre à entendre aussi oma mousse tache, unnom' amous'tache comme le phrasé de ce qui s'invite ainsi comme forme du sujet abordé, c'est à dire comme sujet concret autour duquel s'anime la relation entre le texte et le lecteur. Dans la vie courante lorsque l'on peut dire par exemple « il m'a semblé qu'il n'avait pas l'air content de nous voir » on s'appuie sur un sentiment qui peut être relié, ou tiré de, en partie à certaines impressions induites (induites, il faut le préciser par un certain nombre d'habitudes interprétatives plus ou moins culturelles

2

puisque sur les visages d'étrangers on se trouve bien souvent démuni) par quelques mouvements du visage, en partie relié à ce

qu'on peut savoir de la situation, de la personne mais aussi en partie relié à l'état dans lequel on se trouve, aux intentions qui ont conduit à cette rencontre, qui motivent le propos... C'est à dire que le sentiment global est motivé par une pluralité de causes lesquelles en étant nombreuses ne sont pas forcément plus effectives (il se pourrait que de nombreux autres signes soient inaperçus) tout en pouvant être efficaces...

On peut ainsi parler d'une sorte de dialogue que W. S. Graham***** formule ainsi : « le poème n'est pas la distribution d'un même paquet pour tous, il n'est pas davantage un tas de mots déversés sous nos yeux -parmi lesquels nous pourrions choisir le plus séduisant. Le poème est l'accord qui répond au lecteur, la réplique involontaire du lecteur. » Le poème précède mais vient donc après la lecture et le texte se construit par elle comme réplique, et non comme l'agent des sentiments représentations, réflexions... du lecteur. Ce dernier ne demande pas réponse à quelque questionnement mais suscite, engendre l'accord, c'est à dire la voix du texte. Comme dans la conversation, l'interlocuteur n'est pas là pour servir le sujet mais il s'accorde au diapason de ce qui se propose à lui et qu'il propose aussi. En effet, quand on lit, si chacun subit les invites de ce qui se présente à lui comme ça vient du discours lu, parcouru, survolé, observé, étudié, il subit en même temps avec plus ou moins d'intensité des discours in petto (flux de pensées, d'images, d'impressions plus ou moins formulés) comme les indices que jettent les présences, mouvements et bruits des choses tout autour... Tout vient sans discernement et dans l'échange permanent d'influx se développe, se tait ou s'accroît un échange de discours.

J'ai tenté de parcourir l'idée selon laquelle lire serait converser en reprenant la formule de Laurence Sterne appliquée à l'écriture -une écriture d'ailleurs très attentive au lecteur, remplie d'adresses et de propos qui l'interpellent et le désignent- j'avais aussi en tête évidemment le dialogisme de Bakhtine mais l'élégance de la

conversation comme métaphore l'a emporté. Elle permet aussi de souligner une dimension peu aperçue qui est sa forme. Une conversation a une forme, c'est à dire que son déroulement s'autorégule, au sens où la situation objective, affective, les mots, le style, le propos employés sont perçus comme reliés. Il ne s'agit pas seulement des règles syntaxiques, narratives, grammaticales mais aussi des sonorités, des rythmes, du ton... ce à quoi s'ajoutent évidemment les règles sociales en cours et celles précisément de la relation particulière en jeu. Cependant dans la succession des propos, l'aspect bâton rompu n'est pas aléatoire mais, et c'est l'idée que j'ai en tête, se déroule comme un petit système à travers des jeux de symétrie, de complémentarité, d'analogie tout aussi contraignant dont les règles sont moins évidentes parce que s'adaptant sans cesse. Ainsi fait-on quand on marche dans un territoire encombré, on adapte son mouvement pour éviter, sauter, franchir... Décrire et expliquer tous ces mouvements est certainement possible mais fastidieux cependant qu'on les accomplit « sans y penser ». Une conversation n'est pas mal emmanchée uniquement par les accords et désaccords de point de vue, elle l'est aussi parce que l'eau coule au robinet, la chaussure est mal lacée, le soleil est terni, la couleur du pull est trop vive... Ainsi quand on parle, on ne dit pas ce qu'on veut mais ce qui peut être dit compte tenu de ce qui est perçu, étant précisé que ce n'est pas uniquement ce qui a été dit mais ce à quoi la situation invite et bien qu'elle ne l'impose pas s'offre comme une pente à suivre. C'est entre ce qu'on veut dire et ce qui se propose, que s'autorégule la conversation qui ainsi forme un ensemble à forte cohérence. La lecture comme conversation doit s'appréhender comme une construction qui produit ses règles en se construisant dans l'échange.

Voilà qui est dit !

3

* d'après A Grafton, in Histoire de la lecture dans le monde

occidental, Le Seuil 2001 **Ludwig Holl, Notes ou de la Réconciliation Non-Prématurée, l'Âge d'Homme 1992) p 333. p263

*** James J. Gibson, Approche Ecologique de la Perception Visuelle, Dehors, 2014. **** Hugo Von Hofmannsthal, La Poésie et la vie, in Œuvres en Prose, L.G.F. 2010, p474 ***** William Sydney Graham, Les Dialogues Obscures, Black Herald Press, 2013, p126.